

Québec français



La revanche du cinéma muet ?

L'artiste

Hugo

David Rancourt

Number 165, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66473ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rancourt, D. (2012). Review of [La revanche du cinéma muet ? / *L'artiste* / *Hugo*]. *Québec français*, (165), 86–88.

L'artiste et Hugo. La revanche du cinéma muet ?

PAR DAVID RANCOURT*

Plusieurs l'ont remarqué avec délectation : pendant que les projections numériques consolidaient leur victoire sur la pellicule 35 mm, présente depuis les origines du cinéma, deux hommages aux films muets débarquaient sur nos écrans à la fin de l'année : *L'artiste*¹ de Michel Hazanavicius et *Hugo*² de Martin Scorsese.

En théorie

Sur papier, tout est parfait. D'abord, un long métrage français, *L'artiste*, réussit contre toute attente à prouver qu'un film muet peut attirer les foules au XXI^e siècle. Ensuite, le grand Martin Scorsese lui-même, dans *Hugo*, adapte en 3D un livre pour enfants tout en rendant hommage au pionnier du cinéma Georges Méliès. Ces deux films qui nous ramènent aux origines récoltent les prix et les nominations, marchant côte à côte sur le chemin des Oscars. La scène est si belle qu'on a presque envie de commenter ces films sans les avoir vus : « En ces temps où les écrans tonitruants sont remplis d'explosions montées par un épileptique, comme il est rafraîchissant de voir que le silence peut encore nous captiver... Quels émouvants hommages à un âge révolu !... » Et cætera.

Mais malgré les multiples prix et nominations récoltés, on dirait qu'il y a quelque chose qui cloche. Les médias ont mordu, le public aussi, mais on peut se demander franchement si ces deux films valent tout le bien qu'on en a dit, tout le bruit qui a retenti. Est-ce trop beau pour être vrai ? Oui. Je ne crois pas que l'engouement médiatique actuel pour ces films soit justifié par leur valeur réelle.

L'artiste

À l'heure où nous écrivons ces lignes, *L'artiste* n'a pas fini sa récolte de prix, et semble de plus en plus promis à quelques Oscars. Ce n'était sûrement pas ce qu'attendaient le réalisateur Hazanavicius et son équipe quand ils ont commencé à imaginer cette histoire d'un acteur de l'époque du muet (Jean Dujardin) qui sombre à l'arrivée du parlant à la fin des années 1920, pendant qu'une jeune comédienne (Bérénice Bejo) suit une trajectoire inverse, vers la gloire. Il faut reconnaître le courage qui fut sûrement nécessaire pour que ce film se fasse. Même si Hazanavicius, Dujardin et Bejo étaient tous les trois déjà associés aux films à succès de la série *OSS 117*, on imagine qu'il en a fallu des discussions pour convaincre producteurs et distributeurs qu'investir dans un film muet ne serait pas catastrophique. Heureusement pour eux, la machine de promotion a décidé que ce film ferait parler de lui.

Sans doute plusieurs spectateurs y ont-ils apprécié le caractère classique de l'intrigue, son aspect naïf et vieillot qui peut avoir l'air rafraîchissant. Il y a un vrai plaisir à découvrir ou à redécouvrir le style du muet, un plaisir à scruter de belles images en noir et blanc, qu'il ne faut pas quitter des yeux pour ne rien manquer (car le son ne viendra pas au secours de notre inattention). Il y a un plaisir exotique devant les conventions anciennes, comme les intertitres et le style de jeu excessif, mais ce dernier élément me semble plutôt constituer un problème.

Bon, il est difficile de critiquer Dujardin et Bejo, qui ont tous deux été nommés aux Oscars et ailleurs, mais enfin, ne nous laissons pas intimider, et rappelons-nous qu'il y a deux ans, c'est Sandra Bullock qui a gagné... Les deux acteurs principaux, Dujardin et Bejo, ont donc décidé de jouer d'une manière stylisée, parfois un peu



caricaturale, peut-être pour contrebalancer l'absence de dialogues et aider la tâche du public actuel, ou peut-être pour rejoindre le souvenir vague qu'on a du style des acteurs au temps du muet. Mais voilà, cette artificialité empêche souvent l'émotion de se manifester vraiment. On s'en rend clairement compte quand, soudain, certains acteurs secondaires utilisent un jeu plus naturel, plus subtil : James Cromwell et Penelope Ann Miller, par exemple, dans des plans de quelques secondes, réussissent presque à nous tirer les larmes, rendant une émotion surprenante qui ressort d'autant plus que le couple vedette ne l'atteint guère. Bizarre, tout ça. Le réalisateur peut-il l'avoir vraiment voulu ?

Soyons justes, Dujardin est convaincant en acteur de style Douglas Fairbanks, même si, en le voyant tant tout sourire au début du film, on se doute bien qu'il passera bientôt

en mode non-sourire, et c'est d'ailleurs ce qui se produit. Mais Bejo, elle, incarne une jeune première un peu crispée, comme si elle savait trop bien qu'elle n'avait plus tout à fait l'âge de son rôle.

Certains ont fait grand cas de « savoureuses distanciations » que le film prend par rapport à ses modèles classiques, mais peu de choses dans *L'artiste* semblent vraiment s'élever au-dessus d'un film moyen de 1930. Oui, une scène de rêve sonore, très réussie, se détache nettement. Quant au chien savant du personnage principal, il est fort rigolo (ou énervant, selon votre point de vue), mais pas plus que certains chiens vedettes des années 1920³. Bref, si les deux OSS 117 de Hazanavicius étaient des parodies de films de genre teintés d'un hommage à ces films, *L'artiste* met au contraire le respect du modèle au premier plan.

Un scénario plus serré aurait peut-être suffi à en faire un très bon film. On sent vraiment qu'il manque une ou deux péripéties, deux ou trois idées dans la deuxième moitié. Pourquoi la déchéance du personnage de Dujardin doit-elle être si longue et appuyée ? N'y aurait-il pas eu moyen de rendre moins prévisibles les retrouvailles des héros ? À moins que tout cela ne soit un hommage aux longueurs et aux formules du cinéma d'antan...

Bref, c'est original qu'un film muet ait un succès public et critique, mais je ne crois pas que *L'artiste* soit un grand film. Ou alors, peut-être que ce qui est vraiment *bon*, ce n'est pas le film, c'est de *voir* ce film maintenant, de l'intégrer à notre consommation de films courants et d'apprécier le contraste. En fait, le phénomène *L'artiste* est surtout médiatique. C'est peut-être un chef-d'œuvre de publicité encore plus que d'audace, car des films muets « modernes », il y en a déjà eu pas mal⁴, mais souvent limités au format de court métrage et à une distribution confidentielle. En lui-même, *L'artiste* me semble être une occasion à demi manquée. Dommage, car le coup du film muet populaire ne se répétera sûrement pas avant longtemps.

Précisons enfin qu'en Amérique, la distribution du film est faite par les frères Weinstein, passés maîtres dans l'art de faire gagner des Oscars à des films bons, mais qui ne sont jamais les meilleurs de l'année : *Le patient anglais*, *Shakespeare et Juliette*, *Chicago*, *Le discours du roi*. Tiens, tiens...

Hugo

Hugo se déroule à Paris, en 1931, soit à la même époque qu'une partie de *L'artiste*. Le jeune Hugo Cabret, par un caprice du destin, est devenu à la fois orphelin, voleur et seul responsable de l'entretien des horloges de la gare Montparnasse. Un jour, un larcin de trop le mène sur une voie inattendue, à la découverte de l'amitié mais aussi d'un grand pionnier du cinéma : Georges Méliès.

Il était presque trop facile de prévoir que *L'invention de Hugo Cabret* de Brian Selznick serait adapté au cinéma. Très cinématographique, ce livre fait alterner des blocs de texte et de longues séquences d'images pleine page. On voit les plans d'ensemble, les gros plans, les travellings, les ellipses d'un véritable film. Qu'a fait Martin Scorsese de ce prêt-à-adapter ? Malheureusement, cette première incursion du réalisateur à la fois dans le cinéma pour enfants et dans le 3D ne se feuillette pas comme un bon roman.

Scorsese n'est plus le Scorsese de 1976 ou de 1983, dont les films respiraient grâce à leurs extérieurs souvent tournés dans une rue réelle, où on croisait des gens réels⁵. *Hugo* frappe et dérange au contraire par son artificialité. Les images de synthèse sont parfois belles (comme le panorama de Paris vu à partir de la grande horloge de la gare), mais surtout étouffantes. Ici, tout est contrôlé. Voilà la rançon du 3D, entre autres, mais difficile de s'empêcher de penser que l'imagerie du film vieillira vite.

À cette image parfois irritante s'ajoute le problème du son. Peut-être à cause du doublage français, les jeunes acteurs Asa Butterfield et Chloë Grace Moretz ne semblent pas si bons ; on dirait qu'ils essaient sans succès de traduire des sentiments complexes, en se contorsionnant le visage bizarrement, et que leur voix ne traduit pas les nuances nécessaires. Ajoutons une musique lourdingue et insistante, et la soupe devient parfois indigeste. Quant à Ben Kingsley, dans un rôle important, il s'applique et semble parfois s'amuser, sans toucher à la transcendance.

Le film est plutôt fidèle au livre, mais il est difficile de comprendre la pertinence de certains changements introduits. Le personnage du surveillant de gare, incarné par un Sacha Baron Cohen fort sage, est à la fois plus concret et plus absurde que sa version livresque, mais ni plus drôle, ni plus



effrayant, ni enfin plus intéressant, malgré une tentative ratée de l'humaniser par une histoire d'amour invraisemblable. Surtout, la fin du livre contenait une très belle idée, ignorée par le film : Méliès, vêtu de la cape de magicien qu'il avait portée jadis dans tant de films, venait à la rescousse de Hugo. Ainsi, le vieil homme prouvait sa résurrection artistique en redevenant l'incarnation de la magie du cinéma, tout en aidant l'instigateur de cette renaissance, Hugo, lui-même apprenti magicien.

En général, l'histoire du roman a été légèrement simplifiée, rendue plus gentille (les personnages d'enfants vivent moins de tensions entre eux, notamment), mais aussi complexifiée inutilement, entre autres par l'introduction de nombreuses scènes

de poursuite, qui se révèlent ennuyantes, comme cela arrive parfois dans les films d'action. C'est comme si elles détraquaient le rythme du film, où l'alliance de détente et de tension ne fonctionne pas, en tout cas pas du point de vue d'un spectateur adulte.

Eh non, Scorsese ne peut pas tout faire. A-t-il tout de même réussi un bon divertissement pour toute la famille ? Non. *Hugo* est en cela nettement inférieur aux récents dessins animés de Pixar ou de DreamWorks⁶, par exemple, qui réussissent souvent l'exploit d'intéresser les adultes autant que les enfants. Voilà, rendons-nous à l'évidence : Martin Scorsese, cinéaste-auteur réputé, arrive ici très en dessous des studios Pixar, équipe rodée. Il faut parfois reclasser les éléments de notre hiérarchie cinématographique.

le spectateur ne sent pas que les pages sont tournées à la bonne vitesse.

Mais il faut prendre cette critique avec un grain de sel. Elle a été écrite après une projection en 2D, en version française et dans une salle vide à propos d'un film fait pour être apprécié en 3D, en version originale et dans une salle pleine d'enfants.

En conclusion

L'enthousiasme général de la critique devant ces deux films n'est-il pas troublant ? Tout se passe comme si on était étrangement dans la *théorie*, devant le *désir* des critiques davantage que devant les films réels. C'est du moins l'impression que j'ai, moi qui n'ai pas été charmé. On veut que Martin Scorsese soit un grand cinéaste et on veut qu'un film muet gagne l'Oscar. Mais ces films-hommages à l'histoire du cinéma ne semblent pas destinés à marquer eux-mêmes l'histoire.

Enfin, même si *L'artiste* et *Hugo* ne sont pas les chefs-d'œuvre qu'on aurait voulu, ils véhiculent un message fort : plein de vieux films attendent qu'on les découvre. Et un vieux film n'est plus vieux quand il est là, devant nous, sur l'écran, maintenant, et qu'il nous parle. □

* Réviseur linguistique et cinéphile

Note

- 1 2011. Film écrit et réalisé par Michel Hazanavicius. Interprètes : Jean Dujardin, Bérénice Bejo, James Cromwell, John Goodman.
- 2 2011. Film réalisé par Martin Scorsese, d'après *L'invention de Hugo Cabret* de Brian Selznick. Interprètes : Asa Butterfield, Chloë Grace Moretz, Ben Kingsley, Sacha Baron Cohen.
- 3 Par exemple l'étonnant Cameo, qu'on peut voir dans le film de montage *Days of Thrills and Laughter* de Robert Youngson. Ou le chien de Roscoe « Fatty » Arbuckle, Luke, un véritable athlète dont le talent naturel se manifeste notamment dans *The Scarecrow* de Buster Keaton.
- 4 Par exemple plusieurs courts métrages récents du réalisateur canadien Guy Maddin.
- 5 *Taxi Driver*, 1976 ; *La valse des pantins* (*The King of Comedy*), 1983.
- 6 *Histoire de jouets*, *Là-haut*, *Wall-E* (tous de Pixar), *Shrek* (DreamWorks)...

Photos : www.commeaucinema.com



On retrouve davantage le Scorsese qu'on connaît quand *Hugo* se transforme en hommage à Méliès et aux films muets en général. Depuis plusieurs années en effet, Scorsese se consacre à la préservation du patrimoine cinématographique. Le réalisateur cinéphile, sauveur de vieux films, apparaît, et son petit montage de scènes tirées de l'œuvre de Méliès est d'ailleurs fascinant. Peut-être son désir de faire aimer le cinéma muet est-il didactique, mais il en devient touchant : montrer les deux jeunes personnages qui lisent à voix haute un livre sur l'histoire du cinéma, il fallait le faire.

Ainsi, le livre si cinématographique de Selznick devient un film un peu trop plein, un peu trop contrôlé, devant lequel